

Jasensky, dénonciateur de Miss Edith Cavell vit à moitié libre et se plaint

Après avoir visité le bagne désert des îles du Salut, François Englinger, premier journaliste à pénétrer au bagne depuis la guerre, est arrivé à Saint-Laurent-du-Maroni où se trouve encore un millier de forçats. (1)

La chaleur est lourde, humide, étouffante. Sur une table, un ventilateur pivote sur lui-même, capte toutes les trois secondes un rayon de soleil, et l'éclair qui jaillit me brûle les yeux. Dehors, la lumière est plus aveuglante encore. Dans son bureau, le capitaine Crennes, directeur par intérim de l'administration pénitentiaire, fait l'éloge de son bagne.

— Je sais qu'en France on croit que le bagne de la Guyane n'existe plus. Il n'en est rien, comme vous pouvez vous en rendre compte ! Nous sommes venus ici, le colonel Sainz et moi, en 1944, avec mission de le liquider le plus rapidement possible. Ce n'est pas une tâche facile !

Le capitaine Crennes est un ancien gendarme, pas un garde-chiourme, et ce métier n'a pas l'air de lui plaire. Il écrase son mégot, rallume une « lucky ».

— Et combien reste-t-il de condamnés à la charge du gouvernement ? dit-il.

— Exactement 1.035, dit Crennes, en levant les yeux au ciel. C'est encore beaucoup trop. Mais, autrefois, l'effectif était de 5.000 hommes. Parmi ces 1.035 condamnés, nous avons 200 réformés individuels, et ceux-là ont la liberté de travailler chez des particuliers ou à leur compte, où il leur plaît. J'allais oublier, il reste un déporté politique, le dernier de sa catégorie. C'est Jasensky... un des traîtres qui fit arrêter Miss Edith Cavell pendant la dernière guerre. On ne sait pas quelle est sa nationalité ! C'est un franco-polono-belge ; il se plaint sans arrêt et nous attire des ennuis. Je ne sais pas pourquoi il n'a pas été fusillé !

Je suis de l'avis du capitaine. Je ne comprends pas pourquoi Javen-sky n'a pas été fusillé !

Comment furent « liquidés » deux mille hommes

— Comment procédez-vous à la liquidation ? dit-il encore.

Il a d'abord été question de ramener tout le monde en France, soupire M. Crennes.

— Comment ! m'écriai-je.

Impossible de ramener 1.000 hommes tarés, vieillards, vidés, 1.000 hommes qui coûtent au budget des sommes énormes et qui gardent au blason de la France une tache que l'Amérique ne nous pardonne pas.

Le ministre des Colonies a décidé que tous les condamnés termineraient leur peine ici, poursuit M. Crennes, sans me répondre. Les peines sont écourtées. A la fin de l'année, celles des « perpètes » dignes d'intérêt seront ramenées à dix ans. S'ils continuent à être sages, leur peine sera réduite à quatre ans à la fin de l'année prochaine, et ils seront libérés l'année suivante. Pour les autres, ceux pour qui il n'y a rien à faire, ils resteront à Saint-Laurent, transformé en prison centrale d'Etat. Mais les réformés seront progressivement relevés de la « relègue ». Ainsi, on peut espérer que dans quatre ans le bagne de la Guyane sera définitivement liquidé !

Je questionne encore :

— Comment expliquez-vous que de 4.000 hommes en 1938, l'effectif total de vos pensionnaires, soit tombé à 1.035 ? Je crois bien que le dernier convoi arrivé de la métropole fut de 1938. Il y a eu des libérations, des grâces, des morts, mais enfin...

Le directeur fixe sur moi ses yeux clairs, longuement. Il paraît hésiter. Il bredouille un peu. Puis, il me dit couragement :

— Il y a eu surtout le colonel Camus.

Vous avez entendu parler de lui ? Alors...

J'ai en effet entendu parler du colonel Camus, nommé directeur du bagne en 1941. Ce n'était pas précisément un enfant de chœur ! Il arrivait de Poulo-Condor, une île du delta du Mékong, en Indochine, où furent toujours expédiés les rebelles annamites. Un bagne dur, terrible, que l'on appelle là-bas le « pays des vents contraires ». Le colonel Camus fut le véritable « liquidateur » du bagne. Et comment !

Assistais, comme le veut le règlement, à tailler et à grouper dans les chantiers forestiers, sous le soleil, un stère de bois quotidien, les forçats tombèrent comme des mouches à Saint-Laurent-du-Maroni, le camp des réformés, ne fut plus qu'un immense cimetière. Les condamnés qui n'avaient pas fait leur tâche étaient mis au « régime hydrique », c'est-à-dire privés de nourriture jusqu'à ce qu'ils retournent au chantier ! Affaiblis, affamés, la plupart se laissent mourir.

— Nous avons tout fait pour réparer les violences inutilement du passé. Les bagnards, bien que peu intéressants, sont des hommes ! conclut tristement le capitaine Crennes.

523 forçats libérés arrivent à Casablanca

RABAT, 22 avril (de notre corr. part. par télégr.). — Le cargo « Boulogne-sur-Mer », venant de la Nouvelle-Orléans, est arrivé hier à Casablanca avec 523 forçats nord-africains libérés.

Certains d'entre eux avaient fait un séjour de plus de trente ans aux îles du Salut. Ces bagnards, Algériens pour la plupart, seront hébergés dans un camp en attendant leur rapatriement. Quelques-uns, d'origine marocaine, ont été libérés dès l'accomplissement des formalités anthropométriques.



ELLE

les conseils de Philomène
Pâte à choux

PLACE ARRIVE DIS AUJOURD'HUI RER PAIX" discours par jour



L'amour vient en jouant : ce pourrait être le titre du roman qu'ont vécu Danielle Darrieux et Pierre Louis, qui se sont connus en tournant et se sont fiancés. Mais c'est aussi le titre de la pièce de Jean-Benoît Lécroix et Louis créent, ce soir en couturières et demain en première, avec Claude Dauphin. Avant la dernière répétition en costumes, Danielle, se fait maquiller et coiffer par son fiancé (à gauche) et

Price: 1.50

La guillotine

FRANCE - Soir du 23 mai 1947

France Soir

Le premier reportage sur L'AGONIE DU BAGNE, par Henri DANJOU et François ENGLINGER

DANS UNE CELLULE, J'AI VU UN FORÇAT SANS NOM : L'HOMME BLEU

"PAI
n d'un di
AVEC RAMADIER
avec de Gaulle

ce DELARUE

pour des millions d'Américains
troublés par la tournure que
prennent les relations avec la Russie, mais
sur la politique actuelle des Etats-Unis
peu ou pas de possibilité du tout
de la.

« Washington Post » (journal mo-
dieu), la place qu'occupe dans la
politique américaine l'ancien
vice-président des Etats-Unis
S.A. et ministre de Roosevelt
Wallace qui arrive aujourd'hui
à 13 h. 30 à Paris, venant
de Copenhague.

Pierre Cot, organisateur du séjour Wallace

Au cours de son séjour, M.
Wallace prendra plusieurs fois
la parole en public et en privé
pour développer les thèmes de sa
politique mondiale qui lui sont
chers. Il préconise, en le sachant,
une entente américano-soviétique
et dénonce, comme condamnant
à une nouvelle guerre, la
« doctrine Truman ».

M. Wallace assistera demain à un
dîner offert par l'Union des In-
tellectuels, prendra la parole devant
la commission des Affaires étrangères
de l'Assemblée, au Centre d'Etudes
de politique étrangère et devant
les anciens combattants américains.
Jeudi soir il prononcera une confé-
rence à la Sorbonne, sous l'égide d'Am-
le de la paix, et vendredi il tiendra
une conférence de presse à l'Hotel
George-V, où il descendra.

A Paris, M. Wallace — qui re-
contrera M. Ramadier — qui est
des grands partis. Il a été invité
par M. Ramadier.